

HISTOIRE LITTÉRAIRE

L'immémorial et l'absolu

SI'IL FALLAIT UNE PREUVE QUE LA FAÇON DONT SEGALEN A FAIT DE SA VIE UN DESTIN, NE CESSE DE FASCINER, ELLE NOUS EST DONNÉE PAR TROIS LIVRES SATURÉS DE BEAUTÉ ET DE MORT, DE MONDE EN EXPANSION ET D'ARRIÈRE-MONDES.

C'est sans doute pour tenter d'approcher le mystère de ce qui poussa Victor Segalen (1878-1919) vers son extrême orient que Christian Doumet – s'appuyant sur une connaissance intime de son œuvre et de sa correspondance (il a dirigé l'édition de ses *Œuvres* dans la Bibliothèque de la Pléiade) – a voulu retrouver l'élan intérieur qui le porta, par trois fois, en 1909, 1914, et 1917, en Chine. D'où ce *Segalen (Arléa)*, un livre très habité où il ressuscite ce que fut la soif ségalienne d'un réel palpable mais aussi le pressentiment qu'il avait d'un autre réel, d'un en deçà des choses, domaine de l'Imaginaire, du Divin et de l'Absence.

Un tombeau magnifique que ce livre qui nous plonge dès les premières lignes dans la fièvre des départs, dans ce halo d'émotions où les souvenirs de lecture se mêlent au plaisir de voir le rêve en train de prendre forme. Pense-t-il, Segalen, en quittant le port de Marseille en avril 1909, à Rimbaud, mort à deux pas de là, aux mots de Claudel dans *Connaissance de l'Est*, à l'entêtement qui l'anime, à l'inconnu qui l'attend dans cette Chine qu'il a façonnée d'échos, de désirs, d'effrois et d'attirance ? Ou songe-t-il à ce que le fait de vivre plusieurs mois dans un Ailleurs radical va lui fournir en termes d'inspiration littéraire ? Car ce que Doumet ne dit pas – mais on le devine – c'est qu'il part aussi pour ne pas être condamné, s'il restait en France, à faire de la littérature, à rechercher des sujets, alors qu'il rêve d'autre chose, d'une autre manière d'écrire, d'une forme qui se tiendrait entre l'essai et ce qui lui tient lieu d'Être ; une forme qui dirait l'avers et le revers du monde et où ce qui est évoqué apparaîtrait bien plus important que ce qui serait



Victor Segalen (à gauche), Auguste Gilbert de Voisins et le préfet de Zhao Hua devant la tombe de Bao San Niang (Sichuan) lors d'une mission archéologique, en avril 1914 (© Musée Guimet)

montré. C'est ce voyage vers lui-même, vers l'écriture et l'Ailleurs que Doumet nous permet de suivre.

Jouant d'un très subtil agencement qui mêle la perception du continu à celle du discontinu, il nous met au diapason de cet élan, nous entraîne dans cette équipée insolite où la géographie mentale se superpose à la vraie, où la réalité quotidienne est celle de la caravane, des mules, des marches de 10 à 12 heures comme de la nécessité de toujours négocier ou transiger. C'est, pour Segalen et Gilbert de Voisins – qui a financé l'expédition et qui l'a

rejoint pour partager l'aventure –, vivre dans « l'indigence essentielle des nomades » même si, chaque soir, grâce à la célérité et au dévouement de Yang, l'interprète et l'intendant, « réécot comme une fleur mécanique » un peu du rituel de leur monde. C'est la poussière, le vent, la boue, la roche ou la violence des rapides, mais c'est aussi le plaisir à aller, « avec droit devant soi la sauvagerie matinale des montagnes », et surtout le bonheur de découvrir un cheval ailé, des stèles portées sur le dos de tortues de pierre, des chimères à demi ensevelies...

Avec ce *Segalen*, Christian Doumet a

écrit le livre de la chevauchée et du chevauchement perpétuel de l'exploit sportif et de l'ivresse de la découverte, de l'exaltation du sentir et de la quête d'instant miraculeux. Des moments que Segalen consigne à même son cheval et qu'il reprend chaque soir à l'étape, mosaïque de faits et de réflexions tramant l'éloge de l'essentiel inimportant, puisque le reste demeure indicible, relève de la faim d'une chose inimmuable « dont il éprouve à l'intérieur l'absence et qui le pousse incessamment dehors ».

D'où l'avidité avec laquelle Segalen, à peine rentré, s'active à repartir, comme aimanté par un centre insituable, une chimère cachée dans la matière mémoriale qu'il est venu regarder au fond de l'âme. Une chimère qu'il fait (re)vivre dans son œuvre au point de confluence de l'Absence et du Réel, dans la tension des extrêmes, dans la justesse des mots qui collent à la peau du visible, dans la façon dont sa parole crée son objet, accueille le monde en sa vérité esthétique. Un monde plein et creux, illusoire et beau, qu'il quittera un jour de mai 1919, vidé de son sang, au sommet d'un tertre de la forêt du Huelgoat.

Les aventures de Segalen en Chine, on les retrouve dans *Le Grand Pillage* de Yannick Le Marec (Arléa), un livre où il interroge ce que fut l'exotisme teinté d'esprit colonial. Il le fait en s'attachant à Victor Segalen et à Pierre Loti, deux écrivains militaires qui furent plus ou moins mêlés aux démarches impérialistes d'un Occident hautain. C'est ainsi que nous suivons Segalen découvrant la Polynésie, et la façon dont l'arrivée de la civilisation a perverti la nature des habitants et précipité la ruine de leur âme. Une relation au lointain que l'on retrouve dans son rapport à la Chine, qui est ici analysé à travers le prisme de la rivalité qui l'opposera à Loti, de vingt-huit ans son aîné. Derrière une façade de civilisation « obséquieuse », Segalen déteste Loti qui « piétine, saccage ses plates-bandes », gâche l'Ailleurs et plus particulièrement la Chine en donnant dans la pacotille coloniale, les impressions de voyage, le décor des dîners donnés par les mandarins, et en usant d'une prose facile « *uniquement destinée à un public féminin de seconde main* ».

À ce Loti, qui est un peu l'équivalent en littérature des peintres orientalistes pompiers, Segalen opposera sa conception de l'exotisme, qui suppose la capacité à se décentrer, à sortir de soi-même pour tenter

Segalen réinvente un Gauguin légendaire, réimagine son rêve de ressusciter les anciens dieux afin de sauver la race maorie.

d'apercevoir l'Autre, et non pas les autres, car « *L'Autre est un rêve dans lequel les autres n'ont pas leur place* ». Ne pas décrire donc, mais évoquer, utiliser la matière certes, mais la sublimer en littérature, en des formes langagières qui restitueront l'extrême beauté du lointain. D'où son désintérêt pour l'état d'un empire en train de se déliter et de se retrouver au centre des convoitises d'un monde en expansion. Loti lui, décrit, dans *Les Derniers jours de Pékin*, les atrocités de la guerre, les massacres, le pillage de la cité impériale et des appartements du Fils du Ciel. Et ce n'est pas la première fois qu'il se trouve au cœur du « *grand ramassage des œuvres les plus diverses* ». En 1871 déjà, comme il le raconte dans son Journal, il a participé à un pillage colonial sur l'île de Pâques et à lui-même échangé des habits contre des statuettes, des « *moaï vie* », que son fils, plus tard, revendra, et qui se retrouveront sur le bureau d'André Breton. Un cortège de violence, un désir de s'approprier, de ramener des trophées, des souvenirs (un peu comme, plus récemment, nombreux furent les Berinois ou les visiteurs qui s'emparèrent d'un morceau du mur qui divisa la ville) qui feront la richesse des musées et des collections privées. Des « *biens mal acquis* » dont les anciens propriétaires réclament aujourd'hui la réappropriation.

S'il fut l'anti-Loti, Segalen a certainement voulu être Gauguin, dont il achètera les reliques – des peintures, des dessins, des cahiers et les bois sculptés de la « *Maison du Jour* » – dans une vente aux enchères, à Papeete, lors de son séjour en Polynésie, qui fut sa première affectation, en 1903. Des îles où il fut heureux de vivre et d'agir mais qu'il aime, non pas pour ce qu'elles étaient, mais en tant que sa Polynésie, comme plus tard il aimera sa Chine. Déplorant le passage de la civilisation qui a anéanti le monde des îliens, il veut découvrir *l'avant*, le monde perdu de l'ancienne culture maorie, celle qu'il fera

revivre dans *Les Immémoriaux*, un livre écrit du point de vue des Maoris, et dans lequel il cherche à recréer leur puissance langagière et leur pensée vivante. Cet attrait pour la différence, cet appel du monde mystérieux de l'Autre, Paul Gauguin y succomba aussi, qui vécut à Tahiti de 1891 à 1901, puis à Hiva-Oa jusqu'à sa mort en mai 1903. C'est à lui que rend hommage *Le Maître-du-Jour*, ce roman inachevé de Segalen, qui est publié pour la première fois dans un volume accessible, par les éditions 2,3 choses, dont c'est aussi le tout premier livre. Un livre où Segalen réinvente un Gauguin légendaire, réimagine son rêve de ressusciter les anciens dieux afin de sauver la race maorie. Un Gauguin excessif en tout, un artiste hors-la-loi marchant droit vers sa vision. S'appuyant sur les dires de ceux qui l'ont bien connu, Segalen nous plonge dans les joies et les ténèbres de l'âme tourmentée de celui qui se fit le « *procréateur d'une joie nouvelle* ». Un Maître-du-Jour qui fit de la femme « la rénovation et la magicienne aux sourires et aux joies », et voulut valoriser tous les pouvoirs de jouir du corps humain afin de « *faire de ces survivants des revivants* ».

À sa façon Segalen ne fit rien d'autre, goûtant le monde, se nourrissant de la jouissance immédiate des choses, dégustant la beauté des apparences fuyantes, donnant vie aux fantômes de ses rêves comme à toutes les présences invisibles qui peuplent l'Absence qu'il aura découverte au cœur de la réalité. **Richard Blin**

Segalen, de Christian Doumet, Arléa, 112 pages, 9 €

Le Grand Pillage, de Yannick Le Marec, Arléa, 208 pages, 18 €

Le Maître-du-Jour, suivi de **Gauguin dans son dernier décor**, de Victor Segalen, préface et notes de Colette Camelin, illustrations d'Adélaïde Lebrun, éditions 2,3 choses, 150 pages, 17 €